

Question de fond : quand est-ce qu'un homme blanchit ?

Patrick Nicol

Number 81, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nicol, P. (2020). Review of [Question de fond : quand est-ce qu'un homme blanchit ?] *L'Inconvénient*, (81), 96–98.

Question de fond : quand est-ce qu'un homme blanchit ?

TERRE DES CONS

Patrick Nicol

En 2032, une commission royale d'enquête décrètera que la littérature autochtone est plate, que rien, sauf la culpabilité et le désir d'un exotisme carboneutre, n'aura justifié son éphémère popularité. Dans le préambule de sa décision, la commission regrettera que les auteurs des premiers peuples n'aient pas le sens de l'histoire et n'entendent rien à la construction des personnages. En outre, elle soulignera que leurs techniques narratives n'ont pas intégré les acquis du 19^e siècle français. Les écrivains légitimes dont l'œuvre aura été injustement ignorée à cause de cet engouement mal avisé auront droit à des compensations. Eux, ou leurs descendants mâles.

J'ai croisé Isabelle devant les toilettes du troisième étage. Je ne l'avais pas vue depuis une quinzaine d'années, au moins, quand nous siégions tous deux au comité éditorial d'une revue de création désormais défunte. Je retrouvais intacts ses yeux presque verts et cette manie qu'elle avait – ça m'est revenu d'un coup, comme un souvenir chaud – de faire la bise un peu trop près de la bouche.

Je lui ai demandé ce qu'elle faisait là. C'était la question à poser, elle ne se posait pas pour moi : j'étais sur mon lieu de travail. On aménage les toilettes, dit-elle, pour les personnes handicapées. Les études littéraires mènent à tout. Mais cette toilette est déjà accessible, non ? Ah, là, c'est autre chose. Faut tout reconfigurer, agrandir. Ça prend un treuil électrique – une sorte de lift... faut tout adapter pour des cas plus lourds. Il m'est venu une plaisanterie de gros caca ; je l'ai réprimée juste à temps.

En 2030, les jokes de blonde seront intégrées au patrimoine immatériel de l'humanité. On pourra les ranger sur les tablettes virtuelles, quelque part entre les légendes de monstres marins et les routines de Pète pis Répète. Pierre-Luc Martineau, qui aura milité pour cette inscription, déclarera sur sa page Facebook que c'est *un grand jour pour tout le monde ordinaire* et pour lui en particulier. Il apparaîtra tout sourire sur sa photo de profil, en compagnie de sa charmante épouse, teinte de frais pour l'occasion.

J'ai peu de souvenirs des réunions du comité éditorial de cette revue. Ça fait des siècles, on dirait. Le Québec essayait alors, depuis une vingtaine d'années, de sortir des années 80 et n'avait rien à proposer à sa jeunesse lectrice que les prouesses formelles d'anciens hippies devenus universitaires, préoccupés de cacher leurs origines terriennes derrière un savant sabir, et les best-sellers dont nous ne réussissions plus à avoir honte tant ils fleuraient bon la compétence professionnelle et la réussite financière... Il y avait les écrivains migrants, bien sûr, modèles sympathiques mais inimitables : on ne devient pas chinois, on le naît. À la revue, nous aimions l'autofiction, de ça je me souviens. On parlait de voix singulières et d'écriture pulsionnelle, valorisant une littérature fondée sur le ventre et le rythme, l'expérience plutôt que la maîtrise du genre. Mais chacun d'entre nous, sans doute, poursuivait des objectifs différents. Moi, je voulais surtout me faire des amis, rencontrer des filles, d'autres cherchaient à se tailler une place dans

l'institution. Les discussions étaient plus avinées que passionnées, disons-le, moins intéressantes qu'intéressées.

Non, je n'allais pas dire à Isabelle ce que je faisais là plutôt qu'ailleurs dans cette ancienne école normale devenue pavillon de cégep, au troisième étage précisément, alors que mon bureau se trouve au quatrième et les classes au deuxième, devant la seule toilette du bâtiment où il était jusque-là possible d'œuvrer en solitaire. La toilette pour handicapés est le refuge de celui qui dédaigne la vulgarité des cabines cordées.

Dans le patrimoine des gens de ma génération, il y a les farces de Napoléon :

De quelle couleur était le cheval blanc de Napoléon ?

Pourquoi Napoléon portait-il des bretelles bleu-blanc-rouge ?

On y trouve aussi une série de chansons aux paroles trafiquées :

Toréador, tu pues, tu pètes, tu sens le cigare.

Napoléon dans son ballon (sur l'air de *Cadet Rousse!*).

Et je connais la réponse à la question qui tue :

Quand est-ce qu'un chien blanchit ?

Il m'arrive de contempler, non sans complaisance, ces vestiges de cour d'école. Mon esprit les associe à certains jeux (aux élastiques, aux lettres, au soccer-base) et à certains prénoms auxquels il m'est désormais impossible d'accoler des visages (Nathalie, Jean-Luc, Guy). Je vois des lignes de craie sur l'asphalte, du gravier incrusté dans la paume de mes mains, des bas blancs cerclés de lignes de couleur, en haut. Je pense un moment ériger ces reliques en musée, puis y renonce, heureux que nos sordidités meurent avec nous.

Depuis le passage d'Isabelle, la toilette du troisième est toujours fermée, accessible seulement à ceux qui en ont la clé, et deux étudiants en fauteuil se sont mis à rouler dans nos corridors. Un gars et une fille. Il s'est trouvé quelqu'un pour regretter qu'ils partagent la même salle de bain. Il s'est trouvé quelqu'un d'autre pour faire des blagues de treuils automatisés, soulevant les étudiants, baissant mécaniquement leur pantalon, les déposant sur le trône... puis quelqu'un pour enchaîner avec des farces de treuils déréglés renversant l'utilisateur pour lui entrer la tête dans la toilette. On s'est demandé aussi quel mécanisme essayait les fesses, mais pas trop longtemps, quand même, on mangeait. Puis une fille s'est mise à dîner avec nous dont la tâche était d'accompagner les élèves aux besoins particuliers. Les farces ont cessé.

Je me souviens que notre revue avait tenté de se doter d'une politique éditoriale. Il s'agissait de définir une ligne, une esthétique, un créneau. Certains trouvaient que l'expression *voix singulières* était trop vague et qu'*écriture pulsionnelle* constituait une insulte aux préoccupations formelles. La plupart d'entre nous étaient, après tout, rattachés à l'université. Nous avons donc essayé de fixer notre pensée en quelques énoncés. Je cite de mémoire :

Un cliché sexiste trahit un déficit de littérarité.

Un texte peut être à la fois féministe et mauvais.

Par l'intertextualité, l'institution se parle à elle-même.

L'urgence (n')est (pas) un critère d'évaluation légitime en littérature.

Nous ne nous sommes entendus sur aucun.

En 2027, un numéro d'une revue étudiante issue de l'Université Laval portera sur le thème « Le viol revisité ». Les tables de pool, les costumes à plumes et les ruelles sombres abonderont. La représentation de personnages issus de minorités visibles et dotés d'une forte agentivité sera perçue positivement par la critique. Un seul texte ne fera pas l'unanimité : *Huit autochtones et le sergent de la SQ*. Joueront contre lui les fautes de syntaxe et un petit souci sur le plan de la vraisemblance.

J'ai toujours joui d'une belle régularité. La toilette barrée constitue pour moi un réel problème, surtout vers trois heures. J'en suis réduit à entrer dans la salle de bain du quatrième, à m'assurer qu'il n'y a personne et à m'exécuter en vitesse, ou à sortir si une des deux stalles est occupée. Je fais alors semblant de me laver les mains, je fais mine d'avoir besoin de papier de toilette pour me moucher, puis je sors rapidement, laissant à son affaire le client déjà installé. Je peux aussi prétexter – prétexter pour moi seul : je n'en parle à personne – une course à faire dans un autre pavillon du cégep. Je dis alors : « Une grosse commission. » Au premier étage du pavillon deux, il y a des toilettes individuelles, non genrées, idéales pour qui cherche à se recueillir. Pour les atteindre, il faut passer devant le guichet des Services de l'équipement. La fille derrière la vitre me salue. J'ai l'impression qu'elle m'attendait. Je soupçonne qu'elle imagine que j'emprunte ce chemin exprès pour la saluer. Elle n'est pas mécon-

tente. Si un jour une idylle se noue, je lui avouerai l'origine de mon intérêt. Ce sera un moment fort de notre relation.

Au dîner, nous ne parlons pas seulement d'élèves handicapés. La littérature queer et les fragments victimaires nous occupent également. Nous sommes des lecteurs du *Devoir* et écoutons Radio-Canada. Les positions défendues par les collègues sont assez clivées et ressemblent à s'y confondre à un conflit de générations. Certains se plaignent de ces étalements indécentes qu'ils déclarent informes (manifestement, ils n'ont pas lu les livres) ; d'autres saluent le retour du réel, d'un réel dense et démocratique, dans une littérature en mal de rajeunissement (ceux-là n'ont pas lu d'autres livres). Parmi nous, quelques poètes blancs de cinquante ans se plaignent que plus personne ne s'intéresse à la véritable poésie. On comprend par là que personne ne s'intéresse à eux. Tout le monde, par ailleurs, s'entend pour saluer la toute récente disparition des tabous et considérer que les humoristes sont des imbéciles. Moi, je mange en silence, anxieux à l'idée d'ingérer des matières qu'il me faudra tout à l'heure évacuer. Tant de fibres m'effraient. Pendant ce drame quotidien, je touche à l'universel, je le sens.

L'Université McGill, au printemps 2024, offrira un séminaire portant sur *L'appropriation de classe*. La question sera de savoir si les écrivains, en prenant la parole au nom des opprimés, ne se placent pas en situation d'appropriation, reproduisant ainsi les conditions de domination à l'origine de l'oppression. Corollairement, on se demandera si les livres écrits par les opprimés sont lisibles, et pour qui, puisque les opprimés ne lisent pas.

Je déteste donner des cours l'après-midi. Pendant que je disserte sur le baby-boom, la Révolution tranquille ou la postmodernité, je sens mon ventre se gonfler. Pendant que je me penche sur le brouillon illisible d'une Méghane qui peine à mettre en contexte sa citation ou d'un Liam qui, après deux années d'études supérieures, ne maîtrise toujours pas le protocole de présentation, il m'arrive de perdre patience. Les pauses sont courtes, le pavillon deux est loin. D'ailleurs, en plus d'être courtes, les pauses sont à heures fixes, c'est-à-dire que tout le monde – tout le pavillon, vingt classes en même temps – prend sa pause au même moment. Autant dire que pendant dix minutes les toilettes sont assiégées et que le délicat doit rester sur sa faim. L'expression est mal choisie, mais je ne connais pas son équivalent d'en bas – rester sur son besoin ?

Parfois je pense aux sinistrés, aux victimes de tremblements de terre ou d'inondations entassées dans un gymnase, une salle paroissiale. Ils dorment une centaine à même le sol. Ils partagent les toilettes de l'école, de l'église. Le cœur me lève, mes tripes se serrent. Je ne pense pas aux déplacés, aux réfugiés, pas même aux patients dans les urgences. Leur malheur dépasse ma capacité d'imaginer. J'aime écrire des histoires nostalgiques de cour d'école et parler du déclin de mon empire familial.

En 2022, l'UQAM offrira un cours intitulé : *Littérature du confinement et distanciations sociales*. Seront étudiées les œuvres de Wajdi Mouawad, de Marie Darrieussecq et de Leïla Slimani. Parmi les thèmes abordés :

- La littérature (n')est-elle (pas) bourgeoise par nature ?
- Le détachement : luxe ou nécessité ?
- Que faut-il attendre des écrivains ?

En fin d'après-midi, les étudiants handicapés sont parkés au bout du corridor devant la seule sortie munie d'une rampe d'accès. Ils attendent le transport adapté. La fille qui en a la charge a fini sa journée. Deux jeunes assis au milieu de la place. Ils jasant entre eux ou parlent au téléphone, rien en regardant leurs messages ou des vidéos sur leur téléphone. Juste devant la porte de ma classe. Ils me distraient, leurs voix graves me dérangent, leur façon d'occuper l'espace m'irrite. J'ai envie de leur dire d'aller jaser ailleurs. J'ai envie... je me retiens.

Quand est-ce qu'un homme blanchit ? Isabelle avait un léger faisceau de rides autour des yeux ; j'avais grossi et sans doute perdu beaucoup de cheveux depuis notre dernière rencontre. La conversation était aussi agréable que la dernière fois, quinze ans plus tôt. Isabelle m'a raconté avoir fondé cette entreprise spécialisée dans l'installation d'équipement adapté avec son conjoint. Mon vieux chum. Depuis vingt ans. C'est la seule chose désormais qui les réunit, dit-elle : les treuils, les mesures, les factures à faire et à payer. Elle sourit tristement, m'embrasse encore une fois, trop près de la bouche. Je dois y aller. Tu pourrais m'écrire un mot, on ira prendre un verre. La proposition m'étonne. Si jamais une idylle se noue, j'en viendrai à lui expliquer l'impact de son travail sur le mien. Un scrupule, peut-être, m'en empêchera même si je suis sûr que le sujet est très intéressant. ■